

— C'est bien ce que je disais. Vous voyez, c'est José !

Et parmi ce ramassis d'êtres puants, aux couleurs de fumier, des mains terreuses, mais les plus amicales qui fussent, se tendaient vers moi, à travers les sourires les plus lumineux que le contentement puisse allumer sur d'aussi sombres visages.

On me félicitait d'avoir grandi. Certains me disaient :

— J'ai appris que tu es dans une belle école, à Fort-de-France : c'est bien.

D'autres me sommaient de les nommer, pour prouver que je me souvenais d'eux, et me donnaient de violentes accolades quand j'y parvenais du premier coup.

Je ne pouvais que sourire, presser les mains de toutes mes forces, me laisser tirailler, intimidé par toutes ces effusions simultanées.

Mais lorsque, muni des onze francs cinquante qui m'avaient été remis en paiement des trois journées de travail de ma grand-mère, je me retrouvai seul dans les sentiers, je sentis brusquement s'abattre sur moi un gros poids de remords ; quelque chose à la fois pesant et vague comme le spleen. Une indignation contre mon comportement ; la honte d'une certaine impuissance de caractère de ma part. Il me semblait qu'il y avait eu des paroles qui s'imposaient et que je n'avais même pas conçues...

En tout cas, j'avais souffert.

J'entre en première.

Le baccalauréat nous apparaît comme une porte étroite au-delà de laquelle existe l'immensité offerte.

Je constate avec peine parfois que je ne suis pas un élève pareil aux autres.

Les théorèmes de géométrie, les lois de la physique, les opinions autorisées sur les œuvres littéraires, rien de tout cela n'arrive à m'enflammer, à polariser mon énergie, à engendrer en moi cette ardeur intellectuelle avec laquelle mes camarades discutent sans fin de questions qui me paraissent futiles.

Je ne partage pas non plus l'émotion avec laquelle chacun suppose ses chances de succès.

Les disciplines enseignées au lycée n'éveillent en moi aucun enthousiasme. Je travaille avec le cœur sec. Je les subis.

Il m'a suffi jusqu'ici de changer de classe sans examen et de voir ma bourse augmenter jusqu'à devenir complète à présent.

Je demeure dans un clair-obscur d'où je regarde d'un même œil, ceux qui brillent de faux éclats, les cancre, les piocheurs. Il y a toujours eu pourtant dans chaque classe un ou deux élèves que je considère comme de réelles valeurs.

Je ne suis d'aucune catégorie. Je passe pour être fort en anglais. Cependant, je n'y déploie pas d'efforts particuliers. Je suis plutôt moyen que faible en mathématiques, parce que cela ne me coûte rien d'apprendre mes leçons, et que je le fais par sympathie pour le professeur qui, lui, enseigne avec tant de foi.

Notre professeur d'Histoire et de Géographie parle trop, et d'une voix aigrelette et filiforme qui évoque une pluie fine et incessante. Alors, comme lorsqu'il pleut, pendant qu'il fait son cours, je rêve, les yeux dans le vide.

En français, je suis parmi les derniers, mais peu me chaut.

Rien ne m'a jamais paru aussi bien conçu pour dégoûter de toute étude, de toute lecture même, que ces petites brochures intitulées : *Le Cid*, *Le Misanthrope*, *Athalie*.

Un jour, le professeur dit :

— Nous allons étudier Corneille. Avez-vous vos Corneille ?

Certains, oui ; d'autres, non.

— *Le Cid*, acte I, scène II.

Tantôt il lit lui-même, tantôt il fait lire un élève à qui un autre donne la réplique. Si l'on peut dire. Car que ce soit le professeur ou les élèves qui lisent, c'est si platement, si confusément ànonné, bafouillé, que nous voilà tous plongés dans une sinistre torpeur.

A la fin de la classe, M. Jean-Henri, le professeur, nous dicte un texte de devoir sur « le héros cornélien ». A la classe suivante, *Horace* ou *L'Avare*. De la même façon.

Je ne sais pas si cela se passait exactement ainsi, mais telle est l'impression d'ensemble que m'a laissé cet enseignement. Il y a cependant des élèves qui obtiennent de bonnes notes et qui font figure de forts en français. Ils consultent, paraît-il, des traités, des manuels et des « corrigés ». Pour ma part, arrivé chez moi, j'essaie de relire *Le Cid*. Au bout d'un moment, j'y trouve beaucoup plus d'intérêt qu'il ne m'avait semblé en classe. Je suis sur le point de m'écrier : « Que c'est beau ! » ; mais je n'ai pas le temps de m'adonner à ce plaisir : la prochaine fois nous passons à *Horace*. Non, je dois avoir l'esprit trop lent.

Parfois, j'ai des idées sur le sujet, mais comme je ne les ai puisées dans aucun livre, à l'instar des majors de la classe, je n'ose pas les émettre, de peur d'être stupide, et j'essaie en vain d'assaisonner les notes que j'ai prises en classe pour séduire le professeur, sinon éviter la réprimande. Car le professeur aime les citations : preuve que l'élève a cherché, travaillé. Alors, tant pis ; je suis faible en français.

Seulement, je ne suis pas certain que beaucoup de ceux qui se placent en tête de la classe soient aussi sensibles que moi à la littérature. A en juger à leurs discussions...

Mais dans l'ensemble, le niveau de la classe est bas en français.

— Vous n'avez aucun acquis, nous jette chaque jour le professeur.

Exaspéré par notre faiblesse, un jour il nous proposa comme sujet : « Votre plus émouvant souvenir d'enfance. »

— A la bonne heure ! pensai-je aussitôt. Cette fois, il n'y a pas à aller fouiller dans les bouquins.

Me reportant à Petit-Morne, je me souvins de la mort de Médouze. Consumé par l'inspiration, je rédigeai ma dissertation d'une traite. Puis je m'adonnai minutieusement au travail de correction, de polissage, faisant appel à toutes les recommandations sur la composition et le style, passant le tout au crible des règles d'orthographe.

J'étais heureux de m'être si sincèrement livré et d'avoir si ardemment peiné sur ce devoir.

Huit jours après, résultat de la correction :

— Encore un désastre ! annonce M. Jean-Henri. Que vous êtes faibles ! Pauvreté de vocabulaire, pas

de syntaxe, aucune idée. J'ai rarement vu des élèves d'une telle indigence.

Et de commencer à produire les meilleures copies : deux ou trois. Puis, en vrac, les élucubrations de tous les médiocres. Pas la mienne. Si ! En dernier ressort, au moment où je suis au comble de la déception et du désespoir.

— Hassam, dit-il d'un ton circonstancié.

Je me lève. J'eusse rougi, si c'était possible.

— Hassam, reprend M. Jean-Henri, en dépliant ma feuille, vous êtes le bonhomme le plus cynique que j'aie jamais rencontré ! Quand il s'agit de dissertations littéraires, vous n'avez jamais le courage de consulter les ouvrages qu'on vous recommande ; mais pour un devoir aussi subjectif, il vous a semblé plus commode d'ouvrir un livre et d'en copier des passages.

La foudre ne m'eût pas plus violemment frappé.

Une bouffée de chaleur m'embrasa le visage, mes oreilles tintèrent, mon regard se fonda. Je crus que du sang allait jaillir de tous les orifices de ma tête. Ma gorge se resserra comme sous la pression d'une corde rugueuse.

— Je n'ai pas copié, monsieur, balbutiai-je.

Tenant ma feuille déployée entre les doigts, il s'adresse à toute la classe.

— Ecoutez...

Il lit à haute voix, et d'un ton sarcastique, deux phrases, trois phrases.

— Et encore cela, poursuit-il... Et ça va me dire qu'il n'a pas copié ? C'est plagié, oui, si ce n'est pas copié !

— Monsieur, je vous jure que je n'ai pas...

— Taisez-vous ! s'écrie-t-il en tapant sur la table.

Il me tend mon devoir avec les lèvres en forme de mépris, et ajoute :

— En tout cas, ne vous amusez plus à ce petit jeu, car je n'aime pas qu'on se paie ma tête. Tenez.

Il était tellement indigné que la feuille s'échappa de sa main.

J'allai la ramasser et, revenu à ma place, je l'enfouis dans un livre sans avoir eu le courage de regarder les annotations dont elle était marquée.

Mais le soir, rentré dans ma chambre, je voulus voir ce que contenaient ces bribes d'écriture à l'encre rouge. Les passages que le professeur m'accusait d'avoir « copiés dans quelque livre » étaient précisément ceux qui m'étaient le plus personnels et qui m'étaient venus le plus directement, sans aucune réminiscence.

Je sentis alors l'orgueil m'inciter à me mettre à travailler de façon à produire toujours de bons devoirs, jusqu'au jour où le professeur serait acculé à reconnaître ma probité. Mais je souris de son accusation. Non, je préférerais consentir à passer pour un cancre en français. Cela m'était égal.

Cette année-là, la santé de m'man Tine me préoccupa bien plus que la préparation de mon baccalauréat. Depuis quelque temps, j'étais hanté par la crainte que ma grand-mère ne meure. Il me semblait que le temps ne passait pas assez vite pour m'amener au jour où j'allais travailler afin de délivrer ma mère, et ma grand-mère surtout, de la servitude.

Lorsque je l'avais quittée la dernière fois, m'man Tine était encore retournée dans les champs de

canne ; mais elle ne se sentait plus de force ; et si elle continuait à sarcler les hautes herbes, ces herbes aux racines cramponnées dans l'argile noire des cannaies, c'était simplement parce que la misère ne tue pas de mort violente, préférant attendre, au moment propice, le concours décisif de quelque malaise apparemment banal.

J'écrivais chaque semaine à ma grand-mère, lui répétant que bientôt j'allais quitter le lycée pour travailler dans un bureau sans doute, et qu'à ce moment-là, elle et m'man Délia seraient toutes deux réunies avec moi dans ma maison. Je lui envoyais en même temps une poignée de tabac tiré des mégots que M. Lasseroux laissait dans ses cendriers et que ma mère récupérait chaque jour. Et un grand soulagement m'emplissait à la fin du mois lorsque, ayant touché les cent cinquante francs de ma bourse, j'allais, avec l'assentiment de ma mère, lui adresser un mandat-poste de vingt francs.

Parfois aussi, lorsqu'il pleuvait en novembre et que l'orage grondait, m'man Délia regardait le ciel et soupirait tout haut :

— Pauvre m'man Tine !

Je ne disais rien. Mon cœur devenait chargé et prêt à éclater comme le temps. Si nous étions à table, m'man Délia s'arrêtait de manger, je repoussais mon assiette et me levais, serrant les mâchoires pour ne pas m'attendrir.

Or, Carmen était devenu mon meilleur camarade. Non seulement à cause de notre proche voisinage et de ses nombreuses confidences, mais une autre raison devait encore y aider.

Un soir, je lui disais, je crois :

— Demain, composition en histoire ; après-demain, composition en sciences nat...

Carmen m'interrompit :

— Jo, tu ne trouves pas que je suis un couillon ? J'éclatai de rire.

— Suis un grand couillon, te dis-je ! proféra Carmen.

Et il avait l'air de s'accuser ainsi, sans raison, ingénument, mais avec la plus profonde conviction.

— Explique-toi, mon vieux, lui dis-je enfin.

— Ecoute, reprit-il. Depuis le jour que nous nous connaissons, nous nous fréquentons sans chichi, nous causons et nous rigolons bien ensemble, depuis ce temps, qu'est-ce qui m'empêchait de te demander quelques petites notions ? Je suis sûr que tu m'aurais pas refusé cela... C'est ennuyeux, je sais pas signer mon nom. Je te l'ai jamais dit, je sais pas pourquoi, mais je connais pas b, a : ba.

En vérité, cette demande, malgré sa simplicité, me frappa comme un reproche. Que n'avais-je proposé moi-même mes services à Carmen ? Ne savais-je pas qu'il pût souffrir de son analphabétisme, d'ailleurs visible ? doutais-je de toutes les satisfactions qu'il eût éprouvées d'en sortir ?

— Mais, Carmen, m'écriai-je, qu'est-ce qui m'empêchait moi-même de...

Ainsi, Carmen devint mon élève.

C'était toujours comme auparavant : un sifflement avertisseur, la porte qu'il poussait. Mais dès lors, il allait directement se mettre à ma table à écrire, ouvrait son livre mince, reprenait son petit cahier à couverture bleue ou rose.

Alors je lui présentais une à une, et mainte et mainte fois chacune, ces petites figures dont la physionomie et le nom sont d'abord si impressionnants et difficiles à retenir. Je m'appliquais à assujettir un crayon entre ses doigts.

— C'est drôle, me disait-il, que je puisse faire tout ce que je veux avec un volant d'auto entre les mains, et que je sois impuissant à faire un petit rond correctement avec un crayon qui est léger comme une paille. C'est drôle que, mon volant en main, je puisse faire passer l'auto même dans un mauvais chemin sans tomber à droite ou à gauche, et que j'arrive pas à conduire mon crayon entre les deux lignes du cahier!...

Et il avait un sourire triste qu'il me fallait vivement gommer avec un mot d'encouragement.

Laquelle était plus grande, sa joie d'apprendre à lire et à tracer ses lettres, ou la mienne de voir mon élève progresser avec une rapidité qui me faisait croire plus à l'efficacité de mon enseignement qu'à son intelligence?

C'est lui qui avait décrété que nous ne parlerions plus patois, ce que j'hésitais à lui proposer. C'est lui qui fixait à son gré la durée de nos cours, m'entraînant jusqu'à négliger mon travail personnel pour essayer de satisfaire l'ardeur en laquelle il se trouvait de travailler.

Certains soirs il n'était pas d'attaque. Après un court exercice écrit, il rangeait son livre, son cahier, ses accessoires à la place qu'il leur avait assignée sur ma table. Il n'emportait jamais son matériel chez lui.

— Les femmes qui viennent me voir aiment trop à farfouiller dans ma chambre, m'expliqua-t-il.

Et lorsqu'il ne prenait pas congé tout de suite, nous nous mettions à causer, au contraire, comme s'il venait juste d'entrer.

Cependant, Carmen n'avait pas refréné pour autant son ardeur à courir la prétentaine. On eût dit aussi que depuis qu'il apprenait à lire et à écrire des mots, il manifestait plus de hardiesse en maintes choses. Ses préférences amoureuses avaient même changé. Il en était maintenant à une mulâtresse dont le mari possédait un grand café près du square de la Savane. Une aventure qui durait depuis quelques semaines.

— Regarde, me montrait Carmen; tout mon corps est marqué de coups de dents qu'elle me fait en m'embrassant, afin que pendant la journée je garde la sensation d'être avec elle, qu'elle dit.

Alors je pouffais de rire. Carmen devait sans doute me trouver trop gamin, un peu sot.

— Rigole pas, me criait-il, c'est que ça me fait mal. Tiens, cette morsure que j'ai ici, à l'épaule, c'est de depuis avant-hier.

Ou bien de ces questions qu'il me jetait à la tête au moment où je m'y attendais le moins.

— Dis, Jo, qu'est-ce que c'est que ça, la poésie?

Pour le coup, me voilà encore pris au dépourvu. J'essaie de m'en tirer quand même. J'attrape un livre, je lis quelques vers. J'explique. Pourtant ma démonstration laisse Carmen sceptique.

— Je comprends pas.

— Comment, tu ne comprends pas? La poésie, te dis-je, c'est...

— Mais ce ne doit pas être ça seulement. Cet

après-midi, elle m'a crié : « Chéri, chéri, comme tu me donnes de la poésie ! »

Je me contorsionne à rendre l'âme dans un accès de rire secoué de quintes de toux.

— Que tu es sot ! me dit Carmen, que tu es sot !

Et quand, enfin, je réussis à me calmer, il poursuit :

— Eh ben ! pour moi dans les circonstances où elle a dit ça, c'étaient pas des bouquins ni des sonnets que je lui donnais.

— Mais la poésie, Carmen, continuai-je, affectant un ton professoral, ce ne sont pas seulement des mots, des vers, des livres. Ça peut être n'importe quelle autre chose produisant un effet analogue.

— Donc, elle n'a pas mal parlé. Je suis un poète.

Il a rompu avec cette femme parce qu'elle l'aimait trop. Ces jours-ci, c'en est une autre - du même monde, et qui m'a déjà valu avec Carmen une autre épreuve de vocabulaire. Elle l'appelle : « Mon violon d'Ingres. »

Comme tous les riches propriétaires de la Route Didier, M. Mayel, le patron de Carmen, assistait à la messe le dimanche, à la chapelle du quartier, accompagné de sa famille au grand complet.

N'empêche que (chose que Carmen m'adjurait de ne pas répéter), certains vendredis du mois, il se faisait conduire avant l'aube et par les chemins les plus sauvages, chez les vieux sorciers qui, dans leurs cabanes, sur les mornes, tiennent à la disposition des Blancs et des nègres les pouvoirs de la magie noire.

De temps en temps, il donnait une soirée au cours de laquelle les Blancs sans fortune qui vivaient dans

de simples maisonnettes à l'ombre des belles villas venaient, avec leur femme, en parents pauvres, pour aider la maîtresse de maison, servir de maîtres d'hôtel et jouir discrètement de la compagnie de leurs riches coreligionnaires.

En outre, M. Mayel entretenait, dans un des quartiers semi-populeux de la ville, une jeune négresse qui lui avait produit deux petits mulâtres. Cette femme tenait lieu à Carmen de seconde patronne, patronne bâtarde qu'il feignait de respecter autant que Mme Mayel et qui, en retour, affectait d'avoir pour lui beaucoup d'égards et de condescendance.

Certes, être la maîtresse d'un Blanc représente une situation très enviable pour une femme du peuple aux Antilles, et même pour certaines jeunes filles de la petite bourgeoisie de couleur.

Outre les avantages matériels qui en découlent : bijoux, petits biens immobiliers et mobiliers, cela crée à soi-même et aux yeux de tous l'illusion d'une élévation, voire d'une promotion.

— Pourtant, Carmen, je n'y vois pas autre chose qu'une manifestation du même mépris que traduisent tous les gestes du Blanc créole à l'égard des nègres. Ne crois-tu pas que, tout compte fait, mieux vaut pour une négresse être domestique chez un béké et faire l'amour avec un nègre, plutôt que d'être mise en garenne pour les besoins d'un maître qui vient faire ses saillies lorsque, la veille, sa dame a boudé au lit ou parce que celle-ci est trop vieille ; et que, même dans l'intimité, on n'ose pas appeler autrement que : « Monsieur » ?

Quand on pense que ces petits bâtards de mulâtres